



Trois regards sur

## Der Baader Meinhof Komplex

de Uli Edel

### Emouvant et époustouflant

#### **Der Baader-Meinhof Komplex**

de Uli Edel parle de la bande "à Baader", groupe de jeunes "étudiants" qui commirent des actes terroristes afin de protester contre le régime à tendance fasciste de l'Allemagne des années soixante.



Le réalisateur montre la vie de jeunes idéalistes communistes, qui revendiquent, grosso modo, la paix dans le monde. Le film nous replonge dans une Allemagne de l'Ouest mise à feu et à sang par

des rebelles décidés à la saigner à blanc. Il filme souvent en gros plan les visages, dans un éclairage qui souligne leur détermination de fer. Détermination qui les mènera à la mort pour avoir voulu croire, comme le dit le père de Gudrun Esslin, à un mythe.

Il faut comprendre ces jeunes, grandissant dans un pays majoritairement pro-américain qui semble avoir oublié la Shoah et les exactions de l'Allemagne nazie. Ils veulent, par culpabilité, endosser le rôle de remédiateur en faisant preuve de solidarité envers leurs camarades du monde entier, opprimés par des gouvernements autoritaires et tyranniques. La tâche n'est pas facile comme nous le montre Uli Edel en mélangeant habilement images tournées et documents d'archives, scènes côté activistes et scènes côté gouvernemental.

Bien des "Grands" (parmi les "bons" de l'époque) meurent brutalement : le Président John Fitzgerald Kennedy, Ernesto

« Che » Guevara, Martin Luther King. Coup dur aussi le long massacre qu'entreprennent les Américains, frustrés par la résistance du Viêt-cong.

Le réalisateur propose un film très documenté, un flot d'images et de citations marquantes, des dialogues, basés sur des minutes de l'époque, dits par des acteurs crédibles. On en ressort pensif, ayant reçu une leçon de bravoure et en voulant à une société d'adultes coupables, matérialistes et pantouflards. Attristé par la déchéance d'un espoir d'amour qui se retrouve absent d'une fin abrupte, mais malheureusement prévisible.

Ce film expose dramatiquement l'histoire d'une illusion, incarnée par une jeunesse audacieuse qui lutte jusqu'au bout, jusqu'à finir résignée. Suicidée.

**Elia Dietler, 17 ans,  
Gymnase de Marcelin,  
TJC, Echandens**

### Un film clairement didactique

Années 60 : alors que les mouvements d'étudiants en opposition à la guerre du Vietnam se multiplient dans le monde, un petit groupe d'agitateurs commence à se faire connaître en Allemagne sous le nom de "bande à Baader". Dégoûté du passé hitlérien de leur pays, le groupe multiplie les actes de vandalisme et destruction contre les établissements représentant l'establishment. Il manifeste ainsi sa rage à l'égard d'un système qu'il estime soumis à une nouvelle forme de fascisme :

l'impérialisme américain. Bientôt rejoints par la journaliste de gauche Ulrike Meinhof, Andreas Baader et les siens finissent par se perdre dans une frénésie de violence meurtrière.

Reconstituer dix années de lutte acharnée en un seul long métrage, tel est le pari risqué que s'est lancé le cinéaste allemand Uli Edel. De la manifestation de 1967 contre la visite en Allemagne du Shah d'Iran jusqu'à l'arrestation des trois membres "clés" du groupe (Baader, Ensslin et Meinhof) en 1977, Edel tente de condenser les événements les plus marquants de ces années

dites "de plomb". Vu sous l'angle de la reconstitution, son film est assurément une réussite. Le réalisateur s'en est d'ailleurs donné les moyens, avec, au final, pas moins de 123 rôles parlants, 6300 figurants et quelque 140 décors (dont la véritable prison de Stammheim). Son souci d'authenticité l'a même poussé à respecter le nombre exact de coups de feu tirés lors des scènes de fusillade (selon les rapports de police) !

Se servant de diverses images d'archives, **La bande à Baader** est un film précis, documenté, qui se veut clairement didactique. Un

genre qui trouve malheureusement assez vite ses limites lorsqu'il est soumis à un rythme de mise en scène aussi effréné que celui instauré par Edel.

Le réalisateur, sans doute bien trop habité par sa volonté de tout montrer, tout restituer au millimètre près, en oublie d'apporter une âme réelle à son film. Une originalité qui aurait permis à ses ingrédients de surprendre constamment le spectateur, plutôt que de les laisser marmiter ainsi pendant 2h30 de projection sans que la sauce ne prenne jamais vraiment. Les personnages sont les premiers d'ailleurs à souffrir de ce penchant marqué pour un enchaînement rapide de scènes convenues (hold-up, attaques à la bombe, meurtres, etc.). Les personnages de Baader et de son amante Gudrun Ensslin auraient mérité une approche plus approfondie, lors de passages plus reposés, pour ne pas dire "libérés".

Car c'est bien de là que vient le problème principal du film. Vouloir décrire à l'écran la vie d'un homme telle qu'elle fut réellement demeure une idée vaine. Le dyptique consacré au parcours de



Jacques Mesrine (réalisé par Jean-François Richet), bandit français qui défia lui aussi le système au cours des années 60, précise d'ailleurs bien cet élément dans son générique. Plutôt que de se contenter de mettre en images ce qu'on sait, Edel aurait eu tout à gagner en offrant à son film davantage de scènes plus personnelles et intimes, de faire parler plus longuement ses protagonistes.

En accordant un peu plus de liberté à son récit, le réalisateur aurait ainsi permis au spectateur de mieux cerner les véritables raisons qui ont poussé la bande à Baader à basculer dans une telle violence, en contradiction totale avec le monde de paix qu'ils recherchaient.

Ulrike Meinhof (l'actrice allemande Martina Gedeck, internationalement connue depuis "*La Vie des Autres*" de Florian Henckel von Donnersmarck, 2007) et Horst Herold, le président de la BKA (incarné par l'acteur suisse Bruno Ganz), restent au final les seuls à vraiment tirer leur épingle du jeu. Présentée dès le début du film dans son contexte familial, Ulrike Meinhof est un personnage fascinant et fortement énigmatique, tant son saut du monde du journalisme à celui du terrorisme demeure intrigant. De son côté, Horst Herold, vieux chef pantouflard des services anti-gang, est présenté comme étant le seul à "comprendre" les agissements du groupe de Baader. Les quelques scènes se déroulant dans son bureau offrent ainsi l'opportunité d'obtenir une analyse plutôt bienvenue de la genèse des actes terroristes de cette période, et d'en tirer par la même occasion un parallèle direct avec ceux que notre monde subit toujours en 2008.

### **Thierry Bersier, 20 ans, ECAL, TJC, Morges**

---

## **Une bande de crapules aux mains sales**

Une génération d'idéalistes entre en guerre, dans les années 1970, contre l'Etat allemand et ses alliés. Le film a voulu rapporter des faits, des paroles, des écrits, et s'en tenir à la pure vérité dans une sorte de "thriller politique d'action". Il veut rappeler que Baader, Ensslin et leurs émules se sont présentés comme des idéalistes : choqués de voir que l'Allemagne s'aplatit devant le Shah de Perse, un tyran autocratique. Choqués de voir que leur pays soutient les Etats-Unis, donc leur politique

d'invasion du Vietnam. Choqués de côtoyer parmi les nantis et puissants de leur pays des anciens Nazis qui avaient échappé à une juste punition.

Ils veulent nettoyer les écuries d'Augias, et détruire tout ce qu'ils estiment pourri, pour que renaisse un monde meilleur. Un beau projet, mais ils ont abusé de l'adage "Qui veut la fin veut les moyens" (leurs moyens : kidnapping, hold-up, incendie, meurtre, chantage, torture, etc.). Leur chemin est jalonné de morts violentes, ils mènent une guerre urbaine, prétendent-ils, et toute guerre fait des victimes.

C'est la logique des terroristes d'alors en Europe, c'est aussi celle des terroristes partout dans le monde de nos jours.



Pierre tombale de Baader, Raspe et Ensslin

La bande a beaucoup de morts sur la conscience. Et pourtant, elle eut jusqu'au bout ses partisans, sa claque et ses héritiers. Pendant son internement, le trio infernal vit le mouvement lui échapper, et se radicaliser encore plus. Les trois meneurs se donnèrent la mort en prison, des rumeurs prétendirent qu'on les avait "aidés... J'ai entendu des spectateurs s'apitoyer sur leur sort.

En savoir un peu plus sur Baader aurait été fort souhaitable. On devine juste

que c'est une tête brûlée, un violent, un voyou qui profite pleinement de la libération sexuelle. Il a un tempérament de meneur, il devait avoir un charisme et un culot irrésistibles. Il fonce, il agit, il laisse les théories à la Meinhof. Le discours qu'elle tenait lorsqu'elle n'avait pas encore sombré dans le radicalisme terroriste était celui d'une idéaliste aux revendications et dénonciations claires. Les écrits de prison sont par contre confus et très ampoulés, même ses acolytes le lui reprochèrent.

S'identifier à l'un des personnages n'est pas une option : pas d'émotion à la vision de cette sombre page d'histoire. Mais une réflexion qui nous poursuit longtemps après le mot FIN, même si le film est un peu long et très riche en informations (presque trop pour les jeunes générations). Pour moi, une certitude : la révolution ne doit pas passer par des gens aux méthodes crapuleuses qui s'arrogent le droit de vie et de mort.

**Cosette Coquerand, 21 ans,  
UNI Genève, TJC, Genève**

---

**Coordination :** [susiedeler@bluewin.ch](mailto:susiedeler@bluewin.ch), enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film EcoleS et de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, décembre 2008